

OBISPO Cours 1984

à Angers
le 22 mars

angers
maville

CULTURE ET DÉCOUVERTES // TÊTE À TÊTE 13



22.03.25

ANGERS
Amphitéa

Vous écrivez beaucoup sur l'amour, mais vous dites ne pas y croire. Comment expliquez-vous cette contradiction ?

Ce n'est pas une contradiction. L'amour est un concept fascinant, mais je crois surtout qu'on ne sait qu'à la fin si l'on a vraiment aimé. Après les tempêtes, après les épreuves. Tomber amoureux, c'est juste la traduction d'un manque. On projette sur l'autre ce que l'on attend. C'est après, dans la durée, que l'on voit si c'était réel. J'ai puisé cette réflexion dans mes lectures, notamment *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, qui a inspiré ma chanson « Il faut du temps ». J'ai aussi été influencé par Stefan Zweig, dont les biographies m'ont ouvert à une autre manière de voir la passion et le destin. Alors après, on ne va pas tomber dans ChatGPT, parce que là, il n'y a plus d'âme, plus rien. Je les reconnais, les chansons faites par une IA. Parfois, quand j'écoute des titres de la nouvelle génération, je me dis : « Ah, celui-là, il est passé par l'ordinateur... » ou alors c'est

quelqu'un qui n'a pas d'âme ! (rires) Je pense que c'est essentiel de garder une forme de vérité, de spontanéité. L'enfant qui est en nous correspond avec le public, avec l'enfant qui est aussi dans leur cœur. C'est ça qui crée une connexion.

« Aujourd'hui, on scrolle, on consomme de la musique comme un produit jetable »

Vous avez mentionné la société anxieuse et l'accélération technologique. Que pensez-vous de l'intelligence artificielle et de la rapidité du monde moderne ?

Tout va trop vite. Avant, on prenait le temps de ressentir, d'apprécier. Aujourd'hui, on scrolle, on consomme de la musique comme un produit jetable. L'intelligence artificielle, c'est un outil, mais elle n'a pas d'âme. Quand j'écoute certaines chansons actuelles, je peux deviner si elles ont été faites par une machine ou par un

humain. L'émotion, la vérité, ça ne se fabrique pas avec un algorithme.

Pensez-vous qu'une intelligence artificielle puisse un jour remplacer l'âme et le travail d'un compositeur, comme on a tenté de le faire avec La Symphonie inachevée de Schubert ?

Schubert n'aurait jamais pu être remplacé par une IA, parce que sa musique est une traduction de son âme. C'est pour ça que je crois à l'importance du geste, du temps passé à peaufiner une mélodie ou un texte. C'est ce que nous sommes en train de perdre : le temps long, le goût des choses bien faites. On pourrait écrire un livre sur ce sujet, que j'appellerais *La perte des sens*. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : on ne prend plus le temps de regarder, d'écouter vraiment, de ressentir pleinement. On entend sans écouter, on voit sans regarder, on goûte sans savourer. C'est cette perte des sens qui me questionne. Nous devons réapprendre à nous arrêter, à apprécier, à ressentir. Sinon, on finira

par ne plus rien comprendre à ce qui nous entoure.

Vous semblez attaché à ces petits plaisirs du quotidien.

Oui, ce sont eux qui donnent du sens à la vie. Ce matin, j'ai sorti une nouvelle chanson, Notre-Dame et la France, et à 00h05, je l'ai vue sur les plateformes. C'est un petit plaisir, mais ça me rend heureux. Lire un livre, peindre, écrire une chanson, tout cela a plus de valeur pour moi que la quête de célébrité ou d'argent. Aujourd'hui, la société pousse à toujours vouloir plus, mais à quel prix ? On finit par perdre l'essence même de ce qui nous anime. Ce qui me fait avancer, c'est la création et le partage. Tant que cette flamme brûle, je continuerai.

A ne pas manquer !

Samedi 22 mars 2025 à 20h
Amphitéa 4000

Part des exposants d'Angers
obispoallaccess.com

12 CULTURE ET DÉCOUVERTES // TÊTE À TÊTE



angers
maville

« On ne prend plus le temps de regarder, d'écouter vraiment, de ressentir »

Après plus de trente ans de carrière, Pascal Obispo continue d'embraser la scène musicale avec une énergie intacte. Auteur, compositeur, interprète, mais aussi peintre passionné, il se livre avec sincérité sur son parcours et sa quête artistique. Entre la musique et la peinture, entre la scène et l'introspection, il évoque sa vision du monde, son rapport au temps et son refus de céder aux diktats de l'instantanéité. Confidences d'un artiste libre qui enflammera la scène d'Angers le samedi 22 mars prochain !

Vous avez une carrière de plus de trente ans qui ne cesse de s'enrichir. Comment trouvez-vous votre inspiration et parvenez-vous à vous renouveler ?

En fait, je n'ai pas l'impression de me renouveler. J'ai plutôt le sentiment de continuer un chemin, un travail, une passion. La musique est une nécessité viscérale pour moi, un besoin qui s'est imposé dès l'enfance et qui s'est renforcé à l'adolescence avec mes premiers groupes de rock. Puis, j'ai découvert la chanson française, et tout s'est enchaîné naturellement. Ce n'est pas tant l'idée de me renouveler qui m'anime, mais plutôt celle de rester fidèle à ce besoin de création. J'ai beaucoup de chance d'avoir un public qui me suit depuis tant d'années. C'est ce que je raconte tous les soirs sur scène. Ce n'est pas tant moi que les gens viennent voir, c'est ce que mes chansons leur évoquent, ces correspondances qu'elles ont créées avec leur propre histoire. Comme moi, j'ai pu en ressentir avec d'autres artistes, d'autres chansons qu'on me marquait ma vie. Ce lien, cette transmission, c'est ça, le secret d'un parcours durable.

« On vous met sur un piédestal, puis on vous pousse dans le vide »

Vous parlez de cette connexion unique avec votre public. Comment la défiez-vous ?

C'est une correspondance. Je ne crois pas trop en l'amour tel qu'on le définit habituellement, mais la correspondance entre les gens, oui, ça, j'y crois profondément. Chaque soir, quand je chante, je ressens cette

énergie qui circule entre moi et le public. C'est un échange, une émotion partagée. Les gens se retrouvent dans mes chansons parce qu'elles font écho à leur propre histoire. C'est ce qui fait qu'un concert est toujours un moment unique, avec cette impression d'être entouré des mêmes visages alors que ce ne sont jamais les mêmes personnes. Chaque soir, j'ai droit à cette vague d'émotion, ces standing ovations, comme si on célébrait un gladiateur qui a traversé les tempêtes.

« Ce n'est pas parce qu'on désintellectualise et qu'on fait de la variété, souvent dénigrée, qu'on est stupide »

Vous avez toujours défendu une certaine idée d'indépendance dans votre carrière. Pourquoi est-ce si important pour vous ?

Oui, c'est essentiel pour moi. Je ne supporte pas l'idée de me victimiser ou de me plaindre. On a tous vécu des injustices, mais il faut les transformer en force. L'admirer les indépendants, qu'ils soient artistes, commerçants ou artisans. Ceux qui se battent pour créer leur propre espace de liberté. J'ai cette même approche dans mon travail. Mon application, par exemple, c'est une manière pour moi de proposer du contenu sincère, sans

concession, en dehors des circuits classiques. Elle est délicate, mais ce n'est pas ce qui compte. Ce qui m'importe, c'est de pouvoir faire ce que j'aime, sans avoir à entrer dans un moule.

En dehors de la musique, la peinture occupe une place importante dans votre vie. Quel rôle joue-t-elle pour vous ?

Disons qu'on ne peut pas garder son âme d'enfant, sans paraphraser Carla Bruni et la chanson « Son âme d'enfant », sans conserver justement cet état d'esprit en désintellectualisant tout ce que vous pouvez faire. Désintellectualiser, ça ne veut pas dire être idiot ou incapable de lire des livres. Je lis énormément. En ce moment, je suis plongé dans *Nexus*, le nouveau livre de Yuval Noah Harari. J'ai aussi des synthèses philosophiques de Frédéric Lenoir, sur Spinoza, sur le désir. J'ai récemment lu *Le balade de l'impossible* de Murakami. Je suis passionné par la lecture. Mais ce n'est pas parce qu'on désintellectualise et qu'on fait de la variété – qui est souvent dénigrée – qu'on est stupide. Au contraire, c'est cette fraîcheur, cette innocence qui permettent à une chanson de devenir populaire, parce qu'elle résonne chez d'autres personnes.